

PAGES

MANQUANTES

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

ORGANE DE L'ARCHEVÊCHÉ ET DE TOUTE LA PROVINCE
ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE

REVUE COMPRENANT DOUZE PAGES, PUBLIÉE LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Abonnement : Canada \$1.00 par an. États-Unis, \$1.25. Etranger, 7 francs.

SOMMAIRE—Benoît XV à tous les catholiques de l'Univers—Le troisième centenaire de la béatification de sainte Thérèse—Ordination de M. l'abbé Albert Moreau—Des Ursulines de Belgique à Bruxelles, Man.—Fcu M. Arthur Blean—Sous les armes—Nouveau vice-chancelier de l'Université—L' "Oeuvre des Agonisants" d'Otterburne—Ding ! Dang ! Dong !
R. I. P.

VOL. XIII

15 OCTOBRE 1914

No 20

BENOIT XV

A TOUS LES CATHOLIQUES DE L'UNIVERS

A peine étions-Nous placé dans la Chaire du Bienheureux Pierre, que, bien convaincu de notre insuffisance pour une fonction si haute, Nous avons adoré profondément le secret dessein de la Providence, qui avait élevé la bassesse de Notre personne à ce degré de sublimité. Que si, tout en Nous sentant dépourvu des qualités requises, Nous avons accepté néanmoins avec confiance l'administration du Souverain Pontificat, Nous ne l'avons fait qu'en Nous appuyant sur la divine Bonté, persuadé que Nous recevrons la force et l'assistance opportunes de Celui qui Nous avait imposé la charge d'une telle dignité.

Mais, dès le premier regard jeté du haut de ce Siège Apostolique sur le troupeau du Seigneur remis à Nos soins, Nous avons été saisi d'horreur et d'amertume, en contemplant cette guerre épouvantable où Nous voyions une si grande partie de l'Europe dévastée par le fer et le feu et toute ruisselante du Sang des Chrétiens. C'est en effet Jésus-Christ, le bon Pasteur, dont Nous tenons la place dans le gouvernement de l'Eglise, qui Nous confie les agneaux et les brebis, pour que Nous les comprenions tous, quels qu'ils soient, dans les étreintes d'une même charité paternelle. Puis donc qu'à l'exemple du Seigneur Nous devons être prêt, comme Nous le sommes, à donner jusqu'à Notre vie pour leur salut, Nous sommes dans la ferme et certaine détermination de ne rien négliger de ce qui sera en Notre pouvoir, pour accélérer la fin d'une si funeste calamité.

Pour le moment, avant même d'envoyer à tous les Ordinaires des

Lettres encycliques, selon l'usage observé par les Pontifes Romains au début de leur Apostolat, Nous ne pouvons Nous dispenser de répéter les paroles de notre Prédécesseur, Pie X, de très sainte et immortelle mémoire, paroles qui furent mises sur ses lèvres mourantes, au premier fracas de cette terrible guerre, par sa sollicitude pastorale et son amour pour le genre humain. C'est pourquoi, tandis que Nous-même, les yeux et les bras élevés vers le ciel, Nous adresserons à Dieu de ferventes supplications Nous exhortons et Nous conjurons tous les enfants de l'Église, et spécialement les ecclésiastiques, comme l'a fait avec tant d'insistance notre Vénéré Prédécesseur, de continuer à s'employer sans relâche, soit à titre privé, par d'humbles prières, soit en public, par des supplications solennelles, à demander à Dieu, l'Arbitre et le Souverain Maître de toutes choses, qu'Il se souvienne de sa miséricorde et dépose enfin le *fléau de sa colère*, par lequel Il demande raison aux peuples de leurs iniquités. Daigne nous assister et nous favoriser dans nos communs désirs la Vierge Mère de Dieu, dont la bienheureuse naissance, objet de la fête de ce jour, brilla sur le genre humain épuisé de fatigue comme une aurore de paix, Elle qui devait enfanter Celui en qui le Père Éternel a voulu réconcilier toutes choses, *pacifiant par le sang versé sur la Croix tout ce qui est au Ciel et sur la Terre.* (Coloss. I. 20).

Quant à ceux qui sont préposés aux destinées des peuples, Nous les prions instamment et Nous les conjurons de se laisser fléchir et de faire céder leurs propres dissentiments au salut de la société humaine. Qu'ils considèrent combien de misères et de deuils accompagnent déjà cette vie mortelle, sans qu'il faille la rendre encore plus malheureuse et plus désolée. N'y a-t-il pas assez de ruines amoncelées, assez de sang répandu ? Qu'ils se hâtent d'entrer dans des pensées de paix et d'en venir à se donner la main. Ils obtiendront ainsi de Dieu une récompense éclatante pour eux-mêmes et pour leurs peuples, et ils auront bien mérité de la société civile tout entière. A Nous enfin, qui éprouvons au début de Notre Pontificat des difficultés bien graves, du fait d'une perturbation si considérable, ils procureront en répondant à Nos prières la satisfaction la plus douce et la plus désirée.

Donné au Palais du Vatican, le 8 septembre 1914, en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

BENOÎT XV, Pape.

— On annonce la nomination de Mgr H.-O. Chalifoux, P. A. et V. G. de Sherbrooke à la dignité d'évêque auxiliaire du même diocèse. Le nouvel évêque est né à St-Hyacinthe le 2 juin 1850. *Ad multos annos!*

LE TROISIEME CENTENAIRE DE LA BEATIFICATION
DE SAINTE THERESE

Comme on nous a exprimé le désir de lire la suite de la magistrale lettre de Pie X sur sainte Thérèse, nous en continuons la publication, regrettant d'être obligé de la séparer en fragments. Nous en donnerons la fin au prochain numéro, en même temps que nous rendrons compte du triduum qui se termine aujourd'hui au Carmel de Saint-Boniface.

Un autre éloge à faire de Thérèse, en chose si contraire à l'esprit du siècle, c'est qu'elle avait un culte particulier pour le Seigneur Jésus. C'est en effet chose déplorable: on oublie généralement ce que le Christ répondit à la question des apôtres, demandant par quelle voie ils devaient aller à Dieu: "Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne va au Père que par moi." (*Joan* XIV, 6.) C'est ce qu'oubliaient ceux qu'on appelait alors *quétistes*, c'est ce qu'oublie aujourd'hui ceux qui cherchent à renouveler leur erreur; mais cette vérité était profondément gravée dans l'esprit et dans le cœur de cette vierge. Et donc, tous les bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu, elle les attribuait au Christ; tout le bien qu'elle attendait de Dieu, elle l'attendait du Christ; elle n'avait que le Christ pour maître dans sa formation à la vertu et pour guide en ses ascensions dans la contemplation divine; elle qualifiait d'heureux ceux qui considèrent ainsi le Christ; quant aux autres, qui avaient un sentiment opposé, elle les disait profondément malheureux parce que privés de la foi. Sa manière de vivre était en parfaite harmonie avec sa manière de voir: ses efforts n'eurent jamais d'autre but, en effet, que de modeler sa vie sur l'exemplaire, Jésus-Christ, et, en l'imitant, reproduire en elle son image au point qu'elle s'appropriait à bon droit cette parole de l'Apôtre: "Ma vie, c'est le Christ, et mourir m'est un gain." (*Phil.* I, 21.)

Sous la conduite d'un tel maître, elle apprit à renoncer de bonne heure aux choses de la terre, et elle s'appliqua avec soin à purifier son âme des taches même les plus petites et à l'orner des vertus. Peu à peu, elle parvint à une telle ressemblance avec Notre-Seigneur que, par suite de l'intime union créée par l'amour, Thérèse sentait en elle-même tout ce que, pendant sa vie mortelle, il avait enduré de labeurs, de sollicitudes et de douleurs, comme aussi elle participait à ses joies et à ses consolations. Comme l'amour divin enflamme l'âme de telle manière qu'elle affine en même temps la pointe de l'esprit en l'illuminant, il arriva que, par un bienfait spécial de Dieu, non seulement Thérèse contempla dans le Christ-Homme l'ensemble des vertus parfaites, mais encore que son regard plongea jusqu'aux demeures secrètes du Verbe, et qu'elle mérita de voir se dévoiler plus d'un mystère de l'auguste Trinité et d'entendre le Fils de Dieu lui dire: "À l'avenir tu auras

soin de mon honneur en vraie épouse; car moi-même je suis entièrement tien, et tu es toute mienne." (*Bulle de canonisation.*)

Il est inutile de montrer avec quelle diligence elle remplit les devoirs créés par cette alliance: elle qui auparavant recherchait, non son propre intérêt, mais uniquement celui de Jésus-Christ, qui l'ignore? ne vécut plus désormais, et jusqu'à son dernier souffle, pour elle-même, mais pour le Christ. Il est néanmoins un fait qui doit absolument être signalé, c'est la manière dont, s'employant à la plus grande gloire de son Epoux, elle se comporta surtout à l'égard de ces deux grandes choses — les plus grandes de toutes — qu'inventa l'infini amour de Jésus et qui, jaillies du Cœur de Jésus au moment soit de nous quitter, soit de mourir sur la croix, doivent nous être tout ce qu'il y a de plus cher: Nous voulons dire l'Eucharistie et l'Eglise.

Car qui a jamais plus magnifiquement loué la sagesse et la bénignité de Dieu, qui, par l'institution d'un tel Sacrement, à la fois et d'une manière admirable, s'est conformé à notre petitesse, a satisfait son amour et a perpétué à jamais le sacrifice par lequel il avait opéré une fois le salut du genre humain? Qui désira avec plus d'ardeur le Pain des Anges? Car en un temps où les bons eux-mêmes ne s'approchaient point, comme aujourd'hui, fréquemment de la sainte Table, Thérèse y venait chaque jour, et cela avec tant d'avidité qu'aucune force, pas même celle des armées, n'eût pu l'empêcher, semblait il, de recevoir la divine nourriture. Qui déplora avec plus de véhémence la négligence ou l'impiété qu'elle constatait parfois chez les hommes à l'égard de ce sacrement? Qui s'employa avec plus de zèle à contrebalancer les injures faites à ce mystère d'immense amour? Elle ne cessa d'exhorter ses filles à faire de même et avec tout le zèle dont elles sont capables. Et parfois, comme si elle allait succomber à l'excès de sa souffrance, elle criait vers Dieu, le suppliant ou bien de se hâter de mettre un terme à une si affreuse ingratitude des hommes ou bien d'anéantir le monde.

Combien aussi elle aima la Mère commune des chrétiens! Nul ne peut aimer Dieu, affirmait-elle, sans rechercher la gloire de Jésus-Christ, laquelle consiste dans le bien de son Epouse. Quelle vénération, toute de filiale soumission, elle professe en toutes choses pour l'Eglise! Avec quels accents divins elle célèbre la puissance donnée à l'Eglise par le Christ son fondateur! En effet, qu'une femme si richement ornée des dons du Saint-Esprit et admise à vivre dans un commerce pour ainsi dire familial avec la divine majesté, ait fait tant de cas des soutiens de la grâce qu'on appelle sacramentaux, et qu'elle se fût déclarée prête à mourir mille fois pour ces choses et donc aussi pour le moindre rite de la Sainte Eglise, c'est chose, sinon excessive — ainsi qu'elle paraîtrait à un esprit superficiel, — du moins, très remarquable. Douée d'un esprit extrêmement judicieux et remplie de céleste sagesse, elle n'ignora point que les succès comme les insuccès de

l'Eglise dépendent, pour une bonne part, de la sainteté de ceux qui la gouvernent, et elle comprenait que, dans l'œuvre du salut des âmes, un seul prêtre marchant droit dans les sentiers du devoir aurait beaucoup plus de succès qu'un grand nombre dont la marche serait boiteuse. C'est pourquoi, tandis qu'elle gémit et verse des larmes à la vue de l'Eglise si cruellement ballottée sur les flots et de tant d'âmes qui courent à leur ruine éternelle, elle s'efforce à la fois par l'austérité de sa vie, par ses pénitences corporelles, et par ses humbles et continuelles supplications, d'obtenir de Dieu pour l'Eglise une abondance de prêtres qui, ornés de la science et de la vertu de leur état, puissent aider au salut du prochain, sans risque pour leur propre salut.

Toutefois, Thérèse ne crut pas faire assez en se dévouant elle-même au bien commun; mais — car c'est la nature de la charité d'étendre sa bienfaisante influence sur le plus grand nombre possible — elle s'adjoignit des coadjuteurs, à qui elle pût confier l'héritage de son institution et de son zèle." Victorieuse de la chair par une perpétuelle virginité, du monde par une admirable humilité, des pièges du démon par ses nombreuses et héroïques vertus, aspirant plus haut et s'élevant au-dessus de son sexe par sa grandeur d'âme, elle ceignit de force ses reins et affermit son bras, et elle forma une armée de braves, prêts à combattre, avec les armes spirituelles, pour la maison du Seigneur Dieu, pour sa loi et pour ses ordonnances." (*Bulle de canonisation*) Animée du double esprit d'Elie, et de concert — concert voulu de Dieu — avec votre père Jean de la Croix, elle entreprend de ramener à la sévérité de sa règle primitive l'Ordre illustre auquel elle appartient. C'était certes une noble entreprise et d'une exécution très difficile; elle la mena néanmoins à bonne fin, on le sait, et plus promptement qu'on ne l'eût osé croire. C'est ainsi, grâce à Thérèse, que l'on put admirer, à cette époque, un très grand nombre d'hommes qui, s'éloignant du tumulte de la vie ordinaire pour s'occuper uniquement de Dieu dans une vie rude, il est vrai, mais adoucie par les ineffables jouissances de la contemplation divine, rappelaient le souvenir des anciens anachorètes du Carmel et de la Thébaïde; et ensuite, soit par l'apostolat de la pénitence et de la prière dont nous avons parlé, soit par l'exercice du saint ministère, ces mêmes hommes communiquaient aux autres ce que, dans leurs contemplations, ils avaient appris d'utile au salut.

Or, cher Fils, Nous savons depuis longtemps que vous n'avez pas répudié la vertu de vos ancêtres et que, bien moins encore, vous n'avez pas dégénéré de l'esprit de Thérèse. En effet, Nous avons entretenu pendant de longues années des relations intimes avec votre Ordre. Aujourd'hui que l'occasion s'en présente, il Nous plaît de professer publiquement et ouvertement cette grande bienveillance dont Nous entourons et les filles et les fils d'une telle Mère. Et vraiment on ne louera jamais assez le genre de vie de celles qui, préférant la nudité de la

croix aux richesses, aux honneurs et aux joies du monde, s'ensevelissant dans les silences d'une sainte solitude, vont se consumant, victimes agréables à Dieu, dans les flammes de la charité sur l'autel de la pénitence chrétienne; inconnues de ce siècle, elles ne cessent cependant, ni le jour, ni la nuit, d'implorer le salut du siècle. Ils ne sont pas moins dignes d'approbation, ces religieux qui ne sont pas si exclusivement voués à la contemplation des choses divines, qu'ils ne se livrent à aucune action, mais qui, dans un harmonieux équilibre de la contemplation et de l'action, répandent au dehors, pour le profit de tous, la bonne odeur du Christ qu'ils ont recueillie dans leurs couvents par l'exercice des grandes vertus. C'est pourquoi, chers fils, ce double esprit de contemplation et d'action qui, à l'exemple et par l'institution de vos Pères, anime votre vie, non seulement vous le retiendrez vous-mêmes, mais encore vous veillerez à ce qu'il se conserve parmi vous et se développe. C'est surtout de nos jours, c'est plus que jamais que l'Eglise a besoin de ministres sacrés qui soient dignes du double éloge d'une intime union avec Dieu et d'une charité pleine de sollicitude pour le prochain: ce sont de tels ministres que Thérèse votre Mère souhaitait avant tout.

ORDINATION DE M. L'ABBE ALBERT MOREAU

Dimanche, 4 octobre, S. G. Mgr l'Archevêque a ordonné prêtre dans la chapelle du Petit Séminaire, M. l'abbé Albert Moreau, son secrétaire depuis le mois d'avril dernier. L'ordinand avait reçu au même endroit les ordres mineurs le 24 septembre, le sous-diaconat le 27 et le diaconat le 30.

Le nouveau prêtre a célébré sa première messe dans la chapelle du Petit Séminaire le 5 octobre. Avec nos sincères félicitations, nous lui offrons l'expression de nos meilleurs vœux.

DES URSULINES DE BELGIQUE A BRUXELLES, MAN.

Quatre Ursulines de Thildonek, près de Louvain, sont arrivées au Manitoba à la fin d'août, en même temps que M. l'abbé Heynen, curé de Bruxelles, qui revenait d'un voyage en Belgique. Elles ont été chargées de la direction de l'école du village de Bruxelles, où elles enseignent le français, l'anglais et le flamand.

Ces bonnes Religieuses sont deux fois les bienvenues dans les circonstances actuelles, alors que leur chère patrie porte au front l'aurore de feu et de sang !

FEU M. ARTHUR BLEAU,

GÉRANT DES *Cloches*.

Le 2 octobre est décédé à l'hôpital de Saint-Boniface, après une bien courte maladie, M. Arthur Bleau, portier de l'archevêché depuis dix-huit ans et gérant des *Cloches* depuis près de neuf ans. Il a succombé à une pneumonie double compliquée d'une bronchite. Bien qu'indisposé depuis quelques jours, il continuait à vaquer à ses occupations et pensait avoir maîtrisé le mal qui le menaçait, lorsque, dans la nuit du 1er octobre, se déclara la maladie qui devait l'emporter la

nuit suivante. Le matin il se fit conduire à l'hôpital avec le pressentiment de sa mort prochaine. "Je ne reviendrai plus à l'archevêché," dit-il en partant. Comme la maladie s'aggravait toujours il fit généreusement le sacrifice de sa vie et reçut avec un vif esprit de foi les derniers Sacrements. A 4 heures du matin, après une heure d'agonie, il remit son âme à Dieu.

Cette mort soudaine fut un deuil pour le personnel de l'archevêché et pour la population de la ville qui depuis si longtemps était habituée à le rencontrer au seuil de la porte. Le soir sa dépouille mortelle fut apportée à l'archevêché où elle demeura en chapelle ardente jusqu'au lundi, 5 octobre. Un service solennel fut chanté à la cathédrale par M. l'abbé Leroux, économiste, assisté de MM. les abbés Prud'homme et Picod, comme



diaire et sous-diaire. S. G. Mgr l'Archevêque assistait au trône et chanta l'absoute. Étaient aussi présents dans le sanctuaire S. G. Mgr Breynat, O. M. I., S. G. Mgr Béliveau, Mgr Dugas, le R. P. Dandurand, le R. P. Lietaert, M. l'abbé J.-A. Messier, aumônier de l'hôpital, le R. P. Comeau, le R. P. Magnan et les autres prêtres de l'archevêché.

Le regretté défunt était né à Montréal le 27 février 1874. Comme

il avait demandé à être enterré auprès de ses parents décédés, son frère, M. J.-O. Bleau, de Montréal, venu pour la circonstance, ramena ses restes mortels au cimetière de la Côte des Neiges, où ils furent inhumés après un second service à l'église Saint-Pierre.

Les Cloches tiennent à déposer sur la tombe de leur gérant défunt un témoignage de vive gratitude. Lorsque l'administration lui en fut confiée elles étaient encore jeunes. Elles commençaient à peine à faire leur trouée. Elles étaient peu connues comme médium d'annonces. Leur caisse était vide. Par son intelligence des affaires, son dévouement et son grand esprit d'économie, il sut recruter une clientèle d'annonces rémunératrices et amasser, pendant les années d'abondance relative que nous venons de passer, un joli surplus. Ce qui, avec le bienveillant concours de nos abonnés et de nos clients d'annonces, nous permettra de traverser les années de crise que nous préparent la guerre et la stagnation des affaires.

Que nos lecteurs veuillent bien s'unir à nous pour prier le Dieu de toute miséricorde de lui accorder au plus tôt le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

SOUS LES ARMES

DE LA *Revue Mariale* DE LYON.

Un souffle patriotique a passé sur la France. L'indignation a soulevé son cœur. La colère a brillé dans ses yeux. Deux millions de bras se sont levés pour la défendre. Sans récriminations, ni calculs égoïstes, ses fils ont couru aux armes. Ils sillonnent toutes les routes et se dirigent pleins d'entrain, là où les appelle la volonté des chefs. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, les intérêts privés restent en suspens. Ne faut-il pas d'abord assurer le respect des frontières et l'existence même du pays, l'honneur des foyers, la liberté des citoyens ?

* * *

Les mères pleurent; les épouses sont désolées; les petits enfants tendent des bras affligés vers la place restée vide du père absent. Mais tous néanmoins font leur devoir et se dévouent pour la cause commune. L'âme d'un grand peuple anime la masse.

Déjà des bruits de victoire arrivent de la frontière, stimulent les courages, et bien que le silence qui précède les grands événements soit comme de rigueur et observé de tous sur l'attitude et les mouvements de la défense nationale, un grand, un héroïque espoir gonfle les poitrines.

* * *

Combien, en peu de jours, a changé la physionomie de ce peuple léger d'apparence, très profond dans ses jugements en face de l'adversité !

Naguère, l'amour du plaisir, le luxe, le travail marchaient de front; les femmes étaient frivoles, à la joie de vivre, de se montrer, de se promener, d'exhiber leurs enfants parés, de faire assaut de coquetterie. Les jeunes gens étaient au sport: automobilistes, aviateurs, nageurs, lutteurs, boxeurs, coureurs, ascensionnistes brûlaient de se distinguer. Les hommes faits, dans l'industrie, la bourse, le commerce, l'agriculture, rêvaient de s'enrichir et de dorer leurs vieux jours dans les villas de plaisance, les bains de mer, les cures d'air sur les sommets alpestres. Chacun travaillait pour soi, pour sa famille, visait à se créer sur la terre le bien-être d'un paradis à son goût.

Le canon a tonné, tout est modifié. Adieu les projets égoïstes ! Vive l'armée ! En avant pour la bataille !

* * *

Les églises se vidaient; la parole de Dieu était dédaignée: les prêtres, malgré leur zèle, restaient presque à l'écart du mouvement qui emportait les foules vers les jouissances de la terre. La menace orgueilleuse de l'ennemi héréditaire a tout changé.

Depuis le commencement de la guerre les églises se remplissent. Les âmes avides se nourrissent de la sainte communion; on écoute les instructions. Fourvière, Montmartre, Notre-Dame de la Garde, tous les sanctuaires dédiés à Marie sont des lieux de rendez vous, où les mères, les épouses, les sœurs se pressent et s'agenouillent dans une ardente supplication. Les regards se lèvent vers le ciel. On proclame, on reconnaît la divinité et la royauté du Christ Rédempteur. On invoque sa mère; on croit à la puissance de son intercession. Les *Ave Maria* naissent sur les lèvres; les poitrines se couvrent de scapulaires et de médailles. La fureur des modes indécentes subit un arrêt. Les nudités odieuses et dégoûtantes des petites filles que les mamans promènent ne se montrent plus avec autant d'effronterie. Le paganisme est en recul. Les enseignements de la religion ramènent les esprits à plus de mesure et de sagesse. Ainsi, avant même d'avoir subi les malheurs de la guerre, un grand bien s'opère dans les idées, les sentiments et les mœurs !

* * *

Voici une chose plus grave et véritablement surprenante, tant elle était inattendue. Le gouvernement ne voulait plus de prêtres, ni de religieux, ni de sœurs. Il s'appliquait à les persécuter, à les détruire. Contrairement aux lois de l'Eglise, il oblige les clercs, par un abus de

pouvoir, à prendre le sac et le fusil et à marcher contre l'ennemi. Il voulait les avilir, méconnaître leur caractère sacré.

Tous sont venus au premier signal; les casernes n'ont jamais tant vu de jésuites, de capucins, de dominicains, de frères des écoles, de curés, de vicaires. Et, chose curieuse, on ne les moleste plus. Ils sont les bienvenus. On les recherche; les officiers supérieurs veulent les avoir près d'eux. Les soldats s'estiment favorisés et honorés de leur contact. Ils marchent au feu avec plus d'assurance. Jamais les armées françaises n'auront eu plus d'aumôniers. Sur tous les champs de bataille, des mains se lèveront pour absoudre. Les blessés ne mourront plus sans secours religieux, sans le pardon suprême, sans l'immortelle espérance et le baiser de Dieu. Les obus et les balles feront beaucoup de victimes. Mais les anges gardiens invisibles recueilleront pour le ciel des âmes purifiées et régénérées par la vertu du sacrifice. La guerre pour un grand nombre sera l'heure du salut. Le bien, grâce à Dieu, sortira du mal. L'épreuve passagère assurera la vie éternelle.

La présence des prêtres parmi les soldats, leurs prières, leurs bons exemples, leur esprit de discipline et d'endurance exerceront une influence heureuse et moralisatrice qui relèvera le niveau de nos régiments. Ils seront plus vaillants, parce que la grâce de Dieu les accompagnera.

Le prêtre sera dans les ambulances. Après avoir décrété qu'on ne connaissait plus l'Église, on lui demande maintenant, par la voix hiérarchique, des aumôniers. Les Filles de la Charité sont officiellement réquisitionnées pour le service des blessés et des mourants. On recherche aujourd'hui ce qu'on détestait hier.

La guerre amène une autre leçon. Les vocations religieuses et sacerdotales étaient entravées. Le peuple n'appréciait guère le mérite du prêtre, ni la sublimité de ses fonctions, ni l'héroïsme de sa conduite. On le tenait à l'écart. Beaucoup le méprisait. Eh bien ! Ils sont partis, les prêtres, en grand nombre et sac au dos ! Des presbytères sont vides; dans les grandes paroisses, les vicaires ne sont plus là pour visiter les malades. On commence à regretter leur absence. Bientôt on les réclamera vainement. Beaucoup auront succombé et versé leur sang. Peuple, tu souffriras de n'avoir plus de prêtres. Par tes votes, tu as demandé leur incorporation militaire. Ils ont obéi. Ils sont morts pour ta défense. Bientôt tu ne les verras plus se dévouer à instruire tes enfants, à soulager tes misères, à consoler tes infortunés !

Tu ne voulais plus les loger, ni leur assurer un modeste salaire, ni les honorer de ta confiance. Tu diras bientôt : Seigneur, donnez-nous des prêtres; nous les logerons, nous les nourrirons, nous les entourerons d'égards, donnez-nous des prêtres pour baptiser, pour confesser, pour communier, pour marier, pour assister les mourants. Et tu n'auras plus de prêtres.

Déjà, pour remplacer les absents qui combattent, on réquisitionne

les religieux âgés que la persécution a dispersés, isolés. Pourront-ils suffire ? Chacun portera la peine de sa faute.

Mais Dieu écoutera nos prières. Quand cette génération persécutrice de l'Eglise aura disparu, il sèmera plus abondantes les vocations, et l'œuvre du salut fleurira sur la terre de France !

MGR P. BAURON, P. A.

NOUVEAU VICE-CHANCELIER DE L'UNIVERSITE

Le 1er octobre le conseil de l'Université du Manitoba a élu à l'unanimité pour succéder à feu Sir Joseph Dubuc au poste de vice-chancelier Mgr A.-A. Cherrier, P. A., LL. D. et curé de l'Immaculée-Conception de Winnipeg. C'est un choix qui honore l'Université.

Nos sincères félicitations au nouveau titulaire.

L'OEUVRE DES AGONISANTS D'OTTERBURNE, MAN.

Le R. P. G. Ducharme, C. S. V., directeur de l'*Oeuvre des Agonisants* d'Otterburne, fait, dans une circulaire récente adressée aux zéloteurs et aux zélatrices, l'appel suivant en faveur des agonisants :

“ La guerre sévit avec rage par toute l'Europe ! Par milliers, chaque jour, les âmes sont jetées au tribunal du Juge suprême. Combien, hélas ! ne sont pas préparées ! Sauvons des âmes ; plus que jamais c'en est le temps . . . ”

“ Ici au siège de l'*Oeuvre des Agonisants*, nous faisons, chaque jour, des prières très spéciales à cette fin. Je viens vous prier, chers zéloteurs et chères zélatrices de notre Confrérie de faire de même. Un petit effort pour recruter de nouveaux membres serait bien méritoire . . . Plus que cela. Nous voudrions multiplier les messes pour les mourants en ces temps de boucherie inhumaine. En dehors de la cotisation annuelle, ne pourriez-vous pas recueillir quelques aumônes à cet effet ? Les âmes sont, en très grand nombre, exposées à se perdre, et nous ne ferions rien pour venir à leur secours ! . . . Rappelons-nous qu'elles ont été rachetés par le sang d'un Dieu . . . ”

Le zélé directeur fait ensuite part à ses zéloteurs et zélatrices de la bonne nouvelle que l'*Oeuvre des Agonisants*, déjà érigée en Confrérie par S. G. Mgr l'Archevêque, vient d'être agrégée à l'Archiconfrérie *prima primaria* de Saint Joseph de la Bonne Mort fondée à Rome le 17 février 1913 par S. S. Pie X, qui a voulu en être le premier membre. Les Cloches du 1er août ont expliqué la nature de cette agrégation et donné la liste des précieuses faveurs qu'elle confère aux membres de l'Oeuvre d'Otterburne.

DING ! DANG ! DONG !

— Benoît XV a confirmé, à la tête des grandes Unions catholiques italiennes, le comte Della Torre comme président de l'Union populaire, le comte Medolago Albani comme président de l'Union économique, M. Gentiloni comme président de l'Union électorale, M. Pericoli comme président de la Jeunesse catholique, et la princesse Giustini Bandini comme présidente des Femmes catholiques.

— Nous apprenons avec plaisir que l'Université Laval de Québec vient de décerner le titre de docteur-ès-lettres à M. Thomas O'Hagan, de Windsor, Ont. On sait les éminents services qu'il rend à nos compatriotes de l'Ontario et les connaissances étendues qu'il possède dans les lettres.

— A la suite de ses pénibles labeurs pour la construction du soubassement de la nouvelle église Saint Ignace à Winnipeg, le R. P. Coffey, S. J., curé, est obligé de prendre un long repos. Le R. P. O'Garra, S. J., venu de Fort William et nommé premier vicaire, prend soin de la paroisse.

— Mgr l'Archevêque a fait présent à la ville de Saint-Boniface des trois superbes cerfs (*grandis cervus canadensis* — Wapiti) que les visiteurs depuis plusieurs années admiraient à peu de distance de l'archevêché. C'est le commencement d'un jardin zoologique. Il convient de louer M. le maire et MM. les échevins de ce progrès qui contribue à l'embellissement de notre chère ville.

— La récitation publique du chapelet avec les litanies de la sainte Vierge du 1er octobre au 2 novembre inclusivement fut ordonnée par Léon XIII par un décret de la S. C. des Rites daté du 20 août 1885. Dans une encyclique du 15 août 1889 il y ajouta la prière à saint Joseph.

— En date du 11 septembre le R. P. Hilland, O. M. I., curé de l'église Saint-Joseph à Winnipeg, a écrit d'Hünfeld à S. G. Mgr l'Archevêque qu'il a célébré ce jour-là la messe sur le tombeau de saint Boniface à Fulda. Il ajoute que Dieu sait quand il pourra revenir au cher Manitoba. (La carte avait été mise à la poste en Hollande).

— M. l'abbé Ozias Corbeil, qui a passé l'été à Montréal dans l'intérêt de la colonisation, est revenu et a été nommé vicaire à la cathédrale.

R. I. P.

— Son Eminence le cardinal Ferrata, secrétaire d'Etat de S. S. Benoît XV, décédé à Rome.

— M. le comte Albert de Mun, de l'Académie française et député de Finistère, décédé subitement à Bordeaux.